

Simon (Éric)  
Violence & dignité

Publié

Daniel Charles, Michaël La Chance, Louise Letocha, Jacques Bernard Roumanès, Louise Poissant (dir.). *Violence. Pièges du regard, The Deadly Seduction*. Société d'esthétique du Québec, 1992. (A l'occasion du IIe Congrès Mondial sur la violence et la coexistence humaine, tenu à Montréal du 13 au 17 juillet 1992.). Avec trad. angl. « Violence et dignité », p. 86-93.

### **Violence & dignité [Simon]**

« il ne reste rien d'autre qu'un paquet de chair aux nerfs à vif; les nerfs sont comme des cordes tendues qui font vibrer chaque son et la vibration est amplifiée par l'air léger de la solitude<sup>i</sup>. »

La société s'installe dans une déhumanisation des êtres. À quoi sert le progrès de la société lorsque c'est bientôt l'espèce humaine toute entière qui n'est plus adaptée à la société. L'agressivité maligne dissimulée dans la forme sociale, dans le broyage institutionnel, passe inaperçue, tandis que l'agressivité de défense des individus est considérée comme violence. Car dans la société tout est lié; les autorités se nouent les unes aux autres, se succèdent et alternent dans une trame sans défaut, dans une vigilance sans faille<sup>ii</sup>. Pris dans ce filet, l'individu prend panique, dénoue tout ce qu'il peut [Voir « *Obsession* »], car il ne voit que des liens brûlants d'un pouvoir qui innerve, dont l'action corrosive sur le corps nous laisse à *bout de nerfs* : un nœud aux extrémités exacerbées, suspendu dans des étendues synaptiques. [Voir « *Toile d'araignée avec rosée* » ou encore « *Ondes et nerfs* »]

Peut-on rechercher une expression de la violence où celle-ci ne serait pas amortie par les codes qui l'expriment? C'est plutôt en créant de nouvelles allégories que nous restituerons leur impact aux images de la violence. L'effusion de sang n'est pas toujours une expression brute de la violence, c'est déjà une allégorie. C'est pourquoi l'expression picturale ne peut ignorer les formes répétitives et obsessionnelles de l'iconographie nécrophile [voir *Solstice d'été*, le crâne blanc, le boulet noir...]. La peinture d'Éric Simon semble ainsi carnavaliser les cultures de la violence telles les graffiti de ghettos, les visions toxicographiques, les spectres du monde carcéral, — et montre incidemment que cette iconographie nécrophile, qui sert à identifier certains groupes sociaux, nous concerne tous, bien plus que nous voudrions l'admettre.

### **La violence figurable**

La culture populaire du cinéma et de la télévision contribue à former un *éthos collectif* : la condition humaine est entraînée dans une escalade de la violence, comme si nous n'étions que des images dans un film. Parce que cette culture des images nous a réduit à n'être, dans le meilleur des cas, qu'une image creuse (Voir « *Crânes* »),

qu'une étiquette sur laquelle l'œil passe sans s'attarder. Manifester du respect envers autrui, c'est y regarder à deux fois (re-spect, de *respicere*). C'est reconnaître alors que nous cherchons, chacun à notre façon, une existence humaine digne. Une culture génère la violence par sa superficialité.

Les médias se nourrissent de violence, car la violence apparaît toujours comme une nouveauté, c'est l'événement singulier parce qu'anormal qui nous donne le sentiment d'entrevoir un monde au-delà de la norme. Il n'arrive pas souvent parce qu'il est inadmissible, il est filmé parce qu'il arrive pas souvent, par contre il arrive de plus en plus fréquemment parce qu'il sera filmé : la promesse de diffusion médiatique suscite la violence. De plus, les médias travaillent à cristalliser la violence dans des choses (le virus, la bombe, etc.) et des personnes — dans les nœuds et non dans les rapports. Ce qui nous fait méconnaître davantage en quoi la violence participe à notre façon de rendre le monde significatif. Il ne s'agit pas seulement de s'avouer l'étendue de la violence dans ce monde, ni de reconnaître en quoi la violence jette l'éclairage dans lequel le monde apparaît; il faut encore accepter que notre vision sera toujours violente parce qu'elle se constitue au prix de distorsions et de fragmentations. Il faut reconnaître que tout sens repose sur un prix du sang. La violence ouvre et ferme le regard, le capte et le libère. Au delà de la sollicitation du voyeurisme, du spectacle intarissable de la violence, il y a la violence qui donne forme au regard, une violence qui fascine et façonne le regard. [Voir « *Les muscles oculaires* », « *Visage aux glottes* »] La vue est illuminée et pétrifiée dans l'émergence du non-sens. C'est ainsi que l'art intériorise la violence pour nous reconduire à un non-sens salutaire.

Dans cette méconnaissance de la violence il y a aussi l'idée que l'on peut se libérer de la violence. On croit toujours pouvoir l'analyser et finalement l'évacuer par un art cathartique, on peut tout au plus la *délier*. Soit retrouver les tensions qui se sont nouées, les dénouer assez pour les laisser voir, sans ajouter une fascination du dénouement à celle de la violence. Tout cela est emmêlé dans des nœuds qui semblent inextricables. À les trancher trop hâtivement on ne sait plus quel fil va avec quel fil. Il faut les dénouer pour mettre les devoirs dans le bon ordre : les devoirs privés, les devoirs sacrés, les devoirs d'État. Le héros tragique apparaît comme celui qui dénoue heureusement. Il arrive non pour trancher mais pour dé-complicquer la situation<sup>iii</sup>.

Depuis les temps les plus reculés nous avons tendance à faire coïncider toutes les oppositions : l'ami contre l'ennemi, l'humain contre l'inhumain, le respect de la loi contre le refus de l'autorité — dans un seul partage. Celui qui n'a pas respecté la loi ne devient pas pour autant inhumain<sup>iv</sup> ». Là où l'on sépare l'ami de l'ennemi, il ne faut pas non plus séparer l'humain de l'inhumain, ou encore le vertueux de l'abject. Telle est la crise de l'ordre politique : la Loi ne définit pas l'humanité.

### **La violence indigne**

Pour la plupart d'entre nous, le souci de maintenir une dignité humaine reste lié au respect de la loi. Ceux qui obéissent à la loi auraient le droit d'être respectés et payent le prix de ce respect par leur soumission. Les victimes de brutalités policières, de répressions systématiques ou encore de déportations, continuent à se définir en fonction de l'autorité. Pour ces victimes de violences dégradantes, tout cela est irréel, il s'agit d'une erreur sur la personne. Elles renforcent leur croyance dans l'autorité, elles se persuadent que ceux qui n'ont pas respecté les lois ne sauraient être respectés

comme des êtres humains. Elles seraient victimes du hasard, d'une chance moribonde [voir « *l'As de carreau* »] et non d'une société qui définit cyniquement la dignité de chacun, sa qualité d'être humain, en fonction de la Loi.

Avec la violence dégradante il y a toujours erreur sur la personne, il n'y a plus — à la limite — de « personne » car la violence déshumanise. C'est le lien le plus resserré entre la violence et ce que nous appelons notre humanité. Ce qui explique pourquoi certains individus croient pouvoir donner sens à leur vie par la destruction. Ces agressions sont dirigées vers des individus à l'identité mal définie : les meurtrissures de la violence sont les marques de l'indéfinissable. Il s'agit, par la violence, de confirmer la non-humanité des victimes, d'en faire des choses « insignifiantes ». L'agresseur n'effectue un gain de sens que par l'évacuation des éléments de non-sens qui criblaient son environnement vital. Il n'y gagne que d'être le sur-vivant, d'avoir rejeté ses victimes dans la catégorie des sous-vivants. [Voir « *l'Homuncule* » rejeté au pied du mur]

La première violence c'est l'incapacité ou le refus d'accorder quelque humanité à ce qui est humain, c'est de ne pas les reconnaître les autres comme nos semblables. Le concept d'espèce humaine est surpeuplé. Les excentrés de la condition humaine doivent se cramponner au fondement d'une dignité qu'ils se créent en faisant appel à leur ressources les plus profondes, à l'écart des valeurs protégées par la Loi. Car nous avons besoin de dignité pour vivre chaque instant. Il ne suffit pas de rejeter la victime dans le non-sens, l'agresseur s'emploie à rendre la victime non-identifiable, il travaille dans l'épaisseur de son identité pour rejoindre le corps anonyme. [Voir les « *Portraits collages* »] L'agresseur veut bafouer ses victimes dans cette dernière crispation où elles se donnent un sens.

C'est bientôt une violence qui est partout, qui inhibe toutes les personnes, qui usurpe nos émotions, qui nous rive au grésillement des nerfs, aux disputes stériles dans notre imaginaire. Nous sommes alors pris en otage par une société qui fait payer d'un assentiment global les quelques petites choses qui nous rendent la vie supportable. En cette violence plus secrète, ce ne sont pas nos mains qui sont liées, c'est notre cœur qui est enchaîné [voir « *Le cœur au boulet* »]

Bientôt l'agresseur cède au vertige de la violence, n'ayant de cesse d'infliger des souffrances à sa victime pour rompre tous les liens qui le relie à celle-ci, pour faire la preuve de sa non-signifiante. C'est ici que se noue et dénoue la violence, lorsque nous défaisons les liens pour libérer la violence, lorsque nous devons user de la violence pour défaire ces liens — pour cesser de ressentir l'autre comme humain, dans ce qu'Aristote appelait « le sens de l'humain<sup>v</sup> ». Dénouer tous les liens : ce qui ne peut s'accomplir qu'à cesser de se ressentir soi-même comme humain. [Voir « *Le génie à la tête coupée* »]

---

<sup>i</sup>. Ernst von Salomon, *les Réprouvés* (1930).

<sup>ii</sup>. Platon, *Lois*, 758a .

<sup>iii</sup>. Sophocle, *Ajax*, v.1317, trad. Pignarre p. 63. « apaiser la querelle au lieu de l'envenimer ».

<sup>iv</sup>. Agamemnon veut fouler aux pieds le cadavre d'Ajax, Ulysse le met en garde : « ce n'est pas lui mais les lois divines que tu anéantirais ».Id., p.64.

<sup>v</sup>. Philanthrôpon, cf. *La Poétique*, 53a1, trad.R.Dupont-Roc & J.Lallot, Seuil, 1980, p.77.